

L'ANARCHISME ET LES PARTIS DITS OUVRIERS...

Ainsi, malgré les efforts des partis soi-disant ouvriers (1), soucieux d'évincer un mouvement dont la nature et le caractère impérieusement révolutionnaires n'étaient pas sans les inquiéter grandement, surtout que leur duplicité et leurs fourberies allaient se trouver mises en évidence, l'anarchisme eût tôt fait d'imposer son existence en tant que mouvement de transformation sociale, de perfectionnement et d'émancipation humains.

Les complots ourdis, les embuscades et les embûches dressées, les mille ruses et traîtrises employées se révélèrent inefficaces devant le dynamisme des anarchistes et il fallut dès lors compter avec eux. Les politiciens de la Sociale se virent obligés à regret, de remanier des méthodes de subordination et d'exploitation des masses populaires jusqu'alors estimées si efficaces, pour combler leurs appétits d'arrivistes en leur assurant sans heurts de confortables carrières.

On changea de tactique, on accepta ce qui ne pouvait plus être refusé. On se mit en coquetterie avec l'anarchisme cependant que ses militants, étaient astucieusement soumis à d'inconcevables et inconvenantes avalanches de basses flagorneries ou de serviles flatteries, dans le but caressé avec délices, d'émousser leur combativité et d'orienter leurs efforts dans une voie moins dangereuse.

Il n'en fallut pas moins reconnaître en l'anarchisme un moyen et le suprême but d'affranchissement social, mais en proclamant avec empressement, semble-t-il, que la réalisation de ce but final et commun nécessitait diverses étapes, rendant elles-mêmes inévitables des méthodes et tactiques plus appropriées et surtout plus conformes à la mentalité ambiante.

Beaucoup plus tard, ce fut sans doute dans le même esprit qu'au lendemain de la révolution russe, Lénine dans sa fameuse «*Lettre aux anarchistes*» reprit la même antienne et la développa plus amplement dans son livre «*l'État et la Révolution*» édition originale - c'est-à-dire dans celle qui ne subit pas les retouches des tacticiens staliniens.

Désormais les partis «ouvriers» s'étaient situés en face de l'anarchisme. Il ne restait plus à leurs politiciens qu'à reprendre avec plus de roueries le cours si varié et si profitable de leurs préoccupations quotidiennes qu'ils appellèrent avec tant de justesse et sans doute pour certains, sans souci d'ironie: politique réaliste!

Foin de la révolution, des révolutionnaires et de leurs rêves utopiques. On allait se cantonner dans des réalisations immédiates et pour ce faire, demander la confiance constante d'une masse d'électeurs espérés ardemment chaque jour plus grande.

Oh! certes, on eut bien soin de ménager les transitions, en laissant certains éléments encore entichés de révolutionnarisme, de faire illusion en sophistiquant sur les mérites comparés de l'action directe et de l'électoralisme, en attendant que le socialisme ait conquis parlementairement droit de cité, auprès d'une bourgeoisie justement qualifiée la plus niaisement rétrograde du monde, et la carrière s'ouvrirait à leur tour, à leurs appétits contenus.

Le plus célèbre d'entre eux, fut M. Basile, le bien nommé, alias Jules Guesde qui devait finir plus tard avec Marcel Sembat, comme ministre de l'*Union Sacrée*, lors de la précédente der des der de 14-18. Ce

(1) Voir le n°18 du *Libertaire*.

furent les guesdistes qui assumèrent le rôle de saltimbanques de la révolution pour maintenir les prolétaires des villes dans l'obéissance et les préparer doucereusement à la conquête des pouvoirs publics par le moyen du bulletin de vote, cependant que Millerand - un des plus cyniques carriéristes du socialisme - s'efforçait de complaire aux classes moyennes orgueilleuses de leur position sociale faite de quelques maigres priviléges consentis par le capitalisme, en leur assurant avec un succès relatif que leur intérêt consistait en une alliance avec le prolétariat.

Les rôles se trouvaient bien distribués. Les guesdistes battaient à grands coups la grosse caisse de la révolution. Les millerandistes bientôt épaulés ou relevés par les jaussistes, multipliaient les courbettes devant la petite et la grande bourgeoisie rétive, en leur assurant que l'électoralisme constituait une excellente soupape de sûreté aux vagues de mécontentement des masses qui pouvaient ainsi se manifester d'une façon anodine et, le parlementarisme, la meilleure garantie pour la sauvegarde et la pérennité de leurs priviléges.

Plus tard, Jules Guesde après être entré dans la carrière, reprenait cette argumentation à la tribune de la Chambre, le 16 juin 1896, en des termes inoubliables: «*Prenez garde! clama-t-il aux exploiteurs, le jour où le socialisme viendrait à disparaître, vous seriez alors livrés sans défense aucune à toutes les représailles individuelles, à toutes les vengeances privées. Et c'est nous qui, en montrant aux travailleurs un affranchissement collectif, sortant et ne pouvant sortir que d'une action commune, c'est nous qui constituons en réalité la plus grande société d'assurances sur la vie pour les féodaux de l'industrie.*

Tant pis pour vous, surtout, si la propagande et l'organisation socialiste venaient à subir une éclipse momentanée. Vous vous trouveriez en face de désespoirs et de haines accumulés dont rien ne pourrait empêcher l'explosion...».

L'histoire prétend que de si salutaires avertissements n'obtinrent qu'un succès mitigé auprès des gouvernants plus confiants dans leurs organismes de répression; mais sans doute Guesde et ses pareils surent trouver d'autres arguments aussi convaincants et donner les garanties nécessaires puisque leur arrivisme obtint les débouchés enviés. Et bientôt l'ancien farouche internationaliste et révolutionnaire Basile pouvait, lors de la débâcle de 1914, donner libre cours à son exaltation patriotique en criant dans les conseils du gouvernement sa ferveur en la victoire et la nécessité de défendre Paris mètre par mètre, pierre par pierre.

L'électoralisme et le parlementarisme après tant d'autres, avaient remporté un succès de plus, réalisé une métamorphose nouvelle. La voie ainsi ouverte par cet ardent et consciencieux précurseur, on allait assister à la plus invraisemblable ruée où les feintes, les bousculades, les crocs-en-jambe et les corps-à-corps illustreraient magnifiquement les sentiments intimes des défenseurs du peuple.

Point n'était besoin d'être doté de dons prophétiques pour prévoir de tels résultats, une telle fin. En vérité, l'électoralisme contenait en germe la corruption des consciences et ne pouvait qu'attirer et exciter les arriérismes, toujours prêts à surgir, tout comme le champignon sur le fumier en décomposition, de la pourriture sociale.

Hier comme aujourd'hui, les anarchistes eurent et ont beau jeu de dénoncer les compétitions électorales comme génératrices de perversion et de démoralisation. Comme il est devenu difficile de nier que le bulletin de vote ne pouvait donner d'autre résultat que d'engager les prolétaires dans une voie contraire à leur émancipation. En créant et en entretenant l'illusion mortelle d'une émancipation politique, alors que la réelle émancipation est d'ordre économique, on a plus fait pour le maintien de l'ordre social actuel que tout ce que l'imagination de la bourgeoisie apeurée aurait pu concevoir.

On a soumis le prolétariat aux préjugés sociaux. On l'a ligoté au char de l'exploitation capitaliste. On a rendu d'autant plus solides ses chaînes qu'elles portent la marque d'une adhésion naïvement crédule et combien inconséquente.

Et comme la situation actuelle en constitue la brillante illustration. Mais nous y reviendrons.

(A suivre.)